

Noël, Noël

Dès qu'arrivait la première neige, le patinage, c'était fichu. A moins qu'il ne revienne une bonne pluie qui noierait le tout, et puis de fortes gelées qui formeraient une nouvelle glace. Nous étions le plus souvent à l'école quand tombait cette première neige. Des flocons grands comme le dos de la main. Ils se déposaient lentement, merveilleusement, avec une douceur extrême, sur la cour qui avait été goudronnée pendant l'été. Cette première neige nous l'avions sentie. Car les heures d'avant la température avait fraîchi, et puis il y avait eu hier ce grand vent qui sifflait dans les cheminées, surtout quand les portes restaient ouvertes.

Tombe la neige sur le village. Au travers des flocons je regarde le clocher de l'église, la façade du Vieux Cabaret derrière ses marronniers aux branches nues. le Bugnon et les champs qui blanchissent. Sur la route il y a les traces d'une voiture. On a allumé la lumière tant il faisait sombre. Neuf lampadaires sont au-dessus de nos têtes, d'un verre blanc opaque, en forme de têtes de... devinez la suite.

Ca sent Noël.

A Noël, c'est vrai, nous y pensions souvent, d'autant plus qu'arrivait l'époque où nous commençons les bricolages de fête. Cette année-là, ce serait à notre tour de fabriquer des santons de Provence, en plâtre, avec des moules de caoutchouc. J'avais assez envié mes frères quand, les années précédents, ils nous en avaient ramené à la maison plein leurs serviettes. De belles figurines que nous peindrions de vert, de bleu-roi, de rouges éclatants, avec aussi beaucoup de jaune qui est la couleur de la lumière. A notre tour aussi de créer des étoiles de Noël en papier d'or ou d'argent.

Je regardais la pendule. Il serait l'heure bientôt de sortir. Tombe la neige sur le village, toujours plus épaisse, alors que la classe vit un peu au ralenti, il semble. Nous la savions molle, cette neige-là, parfaite pour faire des matoles, d'autres maladroitement diraient des boules de neige. Binoce les faisait glacées et dures, elles partaient de ses mains nerveuses comme des balles de fusil, leur impact brûlait la chair. Où es-tu, Boumate, que tu nous dises combien tu en a reçues, de celles-là ? Une terreur que ce Binoce quand il les serrait longtemps avant de vous les expédier. Moi je ne demandais pas mon reste Ma serviette pour me protéger la figure, au cas où... et hop, je filais à la maison. Pas le seul, Binoce, d'ailleurs à les faire si dures, presque mortelles. Lolo en préparait de toutes petites, en glace, qui couraient dangereusement à la hauteur de vos jambes !

Première neige. D'autres matoles s'écrasaient contre le mur de notre maison. Ils cherchaient à atteindre la fenêtre qui est tout en haut, presque au faîte du toit. Puis ils gagnaient l'autre côté de la cour, et de là ils tentaient d'atteindre la façade du Vieux Cabaret, plus loin que le champ. Les bons lanceurs arrivaient

aux marronniers qui protégeaient la fenêtre basse de la cuisine où, sous la lumière, deux ombres bougeaient : Jeanne et Emile.

Dehors il faisait désormais trop froid pour que les chats s’y tiennent avec plaisir. Le foin de la grange leur apparaissait de meilleur augure où ils feraient bientôt leurs petits, ou mieux encore, en attendant, l’arrière du fourneau gris de notre petite chambre. Le casier à sciure quant à lui dégageait des odeurs piquantes et offrait des conglomerats curieux quand on remplissait le container du «monstre» ! Le Suisse allemand avait déjà fait une bonne saignée dans la têche avec le coupe-foin. A la laiterie, question de vacherins, à cause des expéditions de fin d’année, c’était la course folle. Et le soir, après le travail, vers les huit heures, fatigué, quand mon père rentrait de là-bas, il passait à l’écurie pour jeter un dernier coup d’œil, pour voir si tout était en ordre. Alors il trouvait bienheureuses, à mille années-lumières des soucis et de la précipitation maladive des hommes, les vaches qui reposaient, tranquilles, dans la paille fraîche de leur dernière litière.

* * *

Ça sentait aussi Noël à l’école du dimanche. Nous répétions des chants pour cette fête. Il y avait la tante Noni, M^{me} Christine, M^{me} Angèle, nos monitrices éternelles. Nous n’en connaîtrions pas d’autres en près de dix ans.

S’utilisait encore le vieil harmonium essouffé à nonante-cinq pour cent par une carrière trop longue qui trônait au fond de l’église. Quel chahut parfois dans la salle lors de ces répétitions, mes amis ! Certains se cachaient derrière le gros et poussif instrument, d’autres couraient entre les bancs, tandis que les plus «féroces» envahissaient la galerie. Tout juste si ceux-là ne montaient pas au galetas du temple pour aller sonner les cloches !

Et le Tasson dans ces répétitions épiques, tourmentées, que faisait-il, lui ? Comme les autres, issu de la même graine de petit crapaud ? Vous n’y êtes pas. Son père étant conseiller de paroisse, par mimétisme moral, toutes choses d’église lui étaient rigoureusement sacrées. On ne plaisante pas avec la religion. O sacrilège ! Ainsi, tandis que les autres démontaient le temple, lui, bien serré dans les

filets du Bon Dieu, sous les regards mélancoliques des chanteuses peintes par Amiguet, il tentait d'apprendre, avec quelques autres «sages», ses cantiques de Noël, élève appliqué aux bretelles de cuir et aux pantalons golf bruns.

* * *

En classe aussi nous planions. Même le régent, en cette fin d'année, faisait meilleure mine. Et même les élèves plutôt médiocres en fait de réussite scolaire, semblaient retrouver un peu de plaisir à l'école. Les leçons étaient vite expédiées. Tout pour les travaux manuels que nous devions coûte que coûte achever avant les vacances de Noël.

Nous avions sorti pour ne plus les rentrer les équerres métalliques, les sous-mains en carton épais, salis et coupachés, les couteaux, l'un à la lame longue pour le papier, l'autre à la lame courte pour le carton, le brunissoir blanc crémeux pour lisser les bords de coupe. Et puis les pinceaux, la peinture, les papiers et la colle. Et puis encore, ô miracle, ô lumière, ô Noël, j'en frissonnais de plaisir, presque de volupté, les feuilles argentées ou dorées, ou rouges, vertes ou bleues. Celles-ci un peu rigides, brillantes surtout, et si belles, si belles ! Nos visages, les lampes, les fenêtres s'y reflétaient. Presque des miroirs tout pleins de reflets de lumière. Quand nous les tenions tout entières à bout de bras, ces feuilles métalliques, elles faisaient un bruit de tôle froissée.

Pas d'évier dans la classe. Nous descendions aux toilettes, au sous-sol, vider les verres d'eau sale et les remplir. Lieux restés inoubliables à cause de l'odeur. C'étaient là les catacombes du collège. Nous nous y arrêtions parfois plus que nécessaire. Pour rebouiller dans les coins, à la recherche de quelque trésor oublié, en saison pour fouiller dans le papier de la cave. Les temps volés ne sont-ils pas les meilleurs par les sensations qu'ils nous offrent ?

La classe était en effervescence en ces jours de fin décembre. Des élèves se tenaient debout, certains allaient au pupitre pour demander conseil au régent, d'autres restaient aux fenêtres, l'air fort

occupé, à regarder le village, les champs, la cour, le jardin, le temps qu'il fait. Ça découpait dans tous les coins de la classe. Ça collait, ça vernissait. Il y avait des odeurs de peinture, de colle, de papier, de craie. Les santons avaient été démoulés. Ils séchaient sur les bords des fenêtres avec nos initiales dessous. Certains avaient perdu la tête en cours de route. D'autres étaient affligés d'une lèpre horrible. Ces personnages devaient prendre place autour d'une crèche, avec de la paille de bois. Quelques élèves en fait de peinture vous donnèrent des barbouillages éhontés. D'autres par contre s'appliquèrent et vous teignirent avec succès des tuniques écarlates, des visages roses et doux tout auréolés d'or. Des étoiles de papier prirent forme, des anges naquirent sous nos doigts que nous aurions voulu plus habiles. Des objets merveilleux se créaient qui seraient ramenés à la maison avec bonheur pour être suspendus au sapin ou pour décorer un devant de fenêtre.

* * *

Arrivait enfin le soir du 24 décembre, celui où nous nous rendions toujours à l'église. Savonnés, peignés, vêtus de nos plus beaux habits qui étaient naturellement ceux du dimanche, nous allions répéter nos chants au collège. Il était sept heures. Nous goûtions à un état euphorique en cette veille de Noël qui nous faisait trouver la classe étrangement vide après l'activité débordante qu'elle avait connue. Il faisait nuit. Des lumières apparaissaient à la fenêtre de la cuisine du vieux cabaret. Et les filles étaient jolies dans leurs belles robes. La Miclo avait des cheveux longs à vous en faire perdre la tête. Oh ! combien étions-nous là-dedans à être amoureux d'elle et à vouloir en faire notre épouse, hein ? Dites, les «copains», fouillez dans vos souvenirs et certifiez-moi que ce que je vous raconte là n'est pas vrai, hein ?

Une demi-heure de répétition. Mais déjà les cloches de l'église sonnaient. Nous partions sur la route du temple. Sonnent les cloches de mon village ce soir de Noël. Noël, c'est Noël. Elles avaient un chant inhabituel. Plus joyeux, avec un soupçon de mystère divin. Le monde entier devait être heureux ce soir-là. Tombe la neige sur nos habits trop légers du dimanche, sur les gros manteaux sombres des

adultes qui entrent maintenant dans l'église qui sera vite pleine à craquer. Les cloches sonnent. On les entend encore là-haut dans le clocher, un peu assourdies il est vrai. Des poutres craquent.

Nous prenions place aux premiers bancs qui nous étaient réservés. L'église de mon village, pourtant modeste, m'apparaissait immense. Le sapin de Noël, devant nous, nous offrait la richesse incomparable de ses guirlandes, de ses boules énormes où se mirait la lumière, richesse de ses étoiles remplies de grains de plomb que je retrouverai un jour dans notre galetas. Il faut dire que c'est là, sur l'armoire grise, que ma tante Noni stockait les décorations de Noël entre deux fêtes. Toutes ces richesses chez nous, sous notre toit que notre maison avait accueillies... j'en étais très fier.

L'harmonium, mené par M^{me} Edith Rochat-Buffer se mettait en branle sitôt que les cloches là-haut se taisaient. En sortaient, presque tonitruantes malgré son essoufflement, ces mélodies riches, pleines et heureuses. Elles nous remplissaient d'allégresse. Puis le pasteur Liardet s'avancait devant l'assemblée pour nous accorder sa bienvenue et nous répéter le sens de la fête de Noël. Alors qu'après un premier chant, un petit garçon était conduit sous l'arbre par M^{me} Christine. Là se trouvaient des corbeilles d'osier remplies de choux de couleur en papier crêpe. Il y en avait des rouges, des verts et des bleus, tous très beaux. Une allumette craquait, et soudain, énorme, une flamme montait jusqu'au sommet de l'arbre pour redescendre par des fils empétrolés aux bougies de chacune des branches. Ç'avait été, l'espace de quelques secondes, l'embrasement complet du sapin.

Les bougies maintenant brûlaient, tandis que M^{me} Angèle, avec une solitaire pincée au bout d'une longue perche, allumait celles que la mise à feu n'avait pas atteintes. Et nous chantions. Nous chantions les plus beaux chants du monde, ceux de Noël. Nous chantions «Joyeux Noël», «Voici Noël», «Dans la forêt près des grands monts», «Viens âme fidèle». Ces chants me transportaient en des contrées sublimes où se mélangeaient la lumière, les sapins, mon village, la neige, la magie de Noël. Et pendant que montaient ainsi vers Dieu nos mélodies heureuses, les monitrices allumaient des épis de Noël par dizaines qui dégageaient, en plus de leur lumière dispersée en étincelles blanches, une odeur âcre qui se mêlait à celle du sapin et

de la cire des bougies. Tout ça surchauffait la salle. Il devenait nécessaire parfois d'ouvrir la porte d'entrée pour ramener un peu d'air. Nous fixions l'arbre, nous regardions ces boules, ces bougies, cette lumière dont les yeux des enfants, aux premiers bancs, étaient pleins, ces épis qui nous fascinaient dans leur consommation éphémère.

Bientôt, après la lecture des textes bibliques qui nous parlaient de Jésus et de Marie, de Joseph, des rois mages et des bergers, sur lesquels veillait l'étoile de Noël, le pasteur racontait une histoire. Il parlait de pauvres gens qui avaient retrouvé le bonheur parce qu'un soir, le 24 décembre précisément, leur fils, après des années d'absence, était revenu à la maison. Nous nous imaginions une vieille bâtisse ensevelie sous les neiges où ces gens misérables se tenaient près du feu. Ils étaient plus tristes que de coutume, car que peut être un Noël pour des parents sans leurs enfants ? Mais ce fils revenu leur apportait soudain à profusion la joie et le réconfort dont ils avaient tant besoin. Car tout est possible en la nuit de Noël. Même les plus grandes misères peuvent se fondre dans la lumière. Les étoiles qui sont au ciel ne luisent-elles pas pour tout le monde ?

Puis nous avons offert à l'assemblée ces chants de Noël appris et répétés tout au long du mois de décembre. Le régent avait donné le ton. Et nous y étions allés de tout notre cœur de nos voix enfantines pas toujours très assurées, exceptés les bourdons qui ne faisaient que bouger les lèvres sans qu'il n'en sorte aucun son ! N'y avait-il pas parmi ceux-là le Félix de la Cornaz ?

Noël, la fête de Jésus que nous imaginions dans une crèche au coin d'une écurie qui ressemblait étrangement à celles que nous pouvions connaître dans les fermes d'ici. C'était aussi un peu la fête du village, puisqu'il se retrouvait là tout entier. Pas tout à fait. Il y avait ces vieux restés au fond de leurs tanières, et puis ces marginaux qui ne voulaient rien savoir de Noël. S'ils avaient connu notre bonheur, tous ceux-là, ne seraient-ils pas vite venus nous rejoindre ? Que faisaient-ils en cette heure ? J'imaginai leur souper sur un coin de la table, un journal déplié sous le lampadaire. C'étaient de pauvres gens privés de la chaleur et de la lumière qui nous enveloppaient en cette heure-là.



Le Noël du 24 décembre à l'église des Charbonnières. Dessin de Pierre-Abraham Rochat. Il ne fut jamais aussi beau que celui-là.

Arrivait la distribution des choux. Effectuée par les monitrices qui avaient passé des soirées entières à les préparer. Il y avait déjà eu à découper les fonds circulaires en carton. Puis à faire les paquets avec un papier crêpe de couleur fermé dans le haut, au col, par une ficelle de fête. Les corbeilles d'osier qu'ils emplissaient étaient tirées de dessous l'arbre sur le devant. Alors commençait une longue énumération de noms, chaque enfant du village étant appelé et recevant son chou. Même ceux de l'extérieur qui venaient chaque année passer leur Noël aux Charbonnières que l'on n'oubliait pas. Il y en avait qui étaient conduits par la main, par leurs parents ou par une grande sœur et qui tenaient au retour, bien fort contre eux, ce gros chou coloré. Des Rochat par dizaines, une liste de ce patronyme qui n'en finissait pas. Des Golay aussi en quantité. Une corbeille pour les plus jeunes. Car dans ces choux-là, ouverts avant même qu'ils n'arrivent à la maison, il y avait, outre une orange, un petit pain au sucre et une branche de chocolat, une figurine de bois peinte, mages, Joseph ou Marie; ours, éléphant, tigre ou girafe. Une corbeille pour les plus grands. Pas d'objets pour ceux-là, juste une brochure que l'on donnait à part et qu'ils ne liraient même pas, avec pourtant une couverture superbe où l'on pouvait voir une église, la nuit de Noël et des étoiles par milliers.

Et la fête était déjà finie. Les bougies se consumaient sur l'arbre, certaines même s'achevaient et papillotaient dans leur support. L'harmonium se défonçait à nouveau dans un hymne puissant et heureux. La foule se retirait lentement par la grande porte. Des parents donnaient la main à leurs enfants. Se retrouvait la nuit fraîche du village en laquelle la neige tombait à gros flocons. Une vraie nuit de Noël. Ce soir le monde entier devait être heureux. Bienveillance envers tous les hommes de bonne volonté.

* * *

A la maison l'arbre décoré par notre mère et nous se dressait dans la petite chambre grise. Comme cette nuit devait passer le Bon Enfant, nous avions l'obligation après le Noël de l'église de nous coucher de bonne heure. Afin de ne pas le rencontrer sur le pas de porte, le brave homme. Car ne disait-on pas que si cela se trouvait, il s'en retournerait aussitôt sans rien nous donner?

Le Bon Enfant ne rentrait plus par le cheminée chez nous. Qu'y aurait-il fait avec son gros sac qui devait suffire à récompenser les quatre frères que nous étions. Non, il rentrait simplement par la porte que nous laissions ouverte ce soir-là. C'était tellement plus facile ! Nos souliers de ski avaient été déposés sous le sapin. Arrivait vraiment l'heure de dormir. Mais le sommeil ne venait pas facilement en cette veille de Noël, tant nous nous demandions ce que nous trouverions sous l'arbre le lendemain.

Finalement nous nous endormions. L'aube arrivait, aussitôt où nous ne faisons qu'un saut vers l'arbre. Il avait passé, oui, encore cette année, malgré notre indiscipline, ce cher Bon Enfant. Il avait rempli nos souliers qui débordaient de cacahuètes et de chocolats dans des papiers brillants, de mandarines qui roulaient par terre, de paquets de figues sèches. Et puis là sous le sapin, voyez ces grands paquets, ces merveilleux paquets. Et il n'avait oublié personne. Mais que ces ficelles étaient difficiles à détacher. Tire, arrache, casse, déchire. O emballages de Noël, si beaux avec des étoiles, des traîneaux, des flocons, des bougies, quel massacre, quelle fin misérable, vous voici déchirés, torchonnés, froissés, étalés par toute la chambre.

Et qu'avions-nous reçu cette année ? Le frère aîné un jeu de construction en bois avec lequel il réaliserait un chalet suisse. Le second, le mécanicien de la famille, le bricoleur-né, un Mécano, boîte complémentaire C ou D, la tante Yvette, sa marraine, lui ayant déjà offert pour sa fête la boîte B. Et moi... Ah ! où sont-ils mes jouets d'antan pour que je ne m'en souvienne même pas... Mais, creuse-toi donc la tête, homme de souvenirs... Non, pour moi, c'est l'ambiance surtout qui m'apparaît, cette merveilleuse ambiance, plutôt que les jouets... Mais je m'en rappelle tout d'un coup, pour mon plus jeune frère et pour moi ce furent deux éléphants de toile que notre mère, en d'innombrables heures sacrifiées le soir, conçus pour nous. J'en suis plus ému aujourd'hui, maintenant que je sais le travail que coûte un tel ouvrage, que je ne le fus assurément ce Noël-là. O mon éléphant de ce vieux passé, tu es là, parmi mes livres, couché, parce que tes pattes sont toujours restées un peu faibles, tes grandes oreilles pendantes, et je te regarde, et je te garde. Car en toi, tout gris avec des raies noires, tes yeux deux

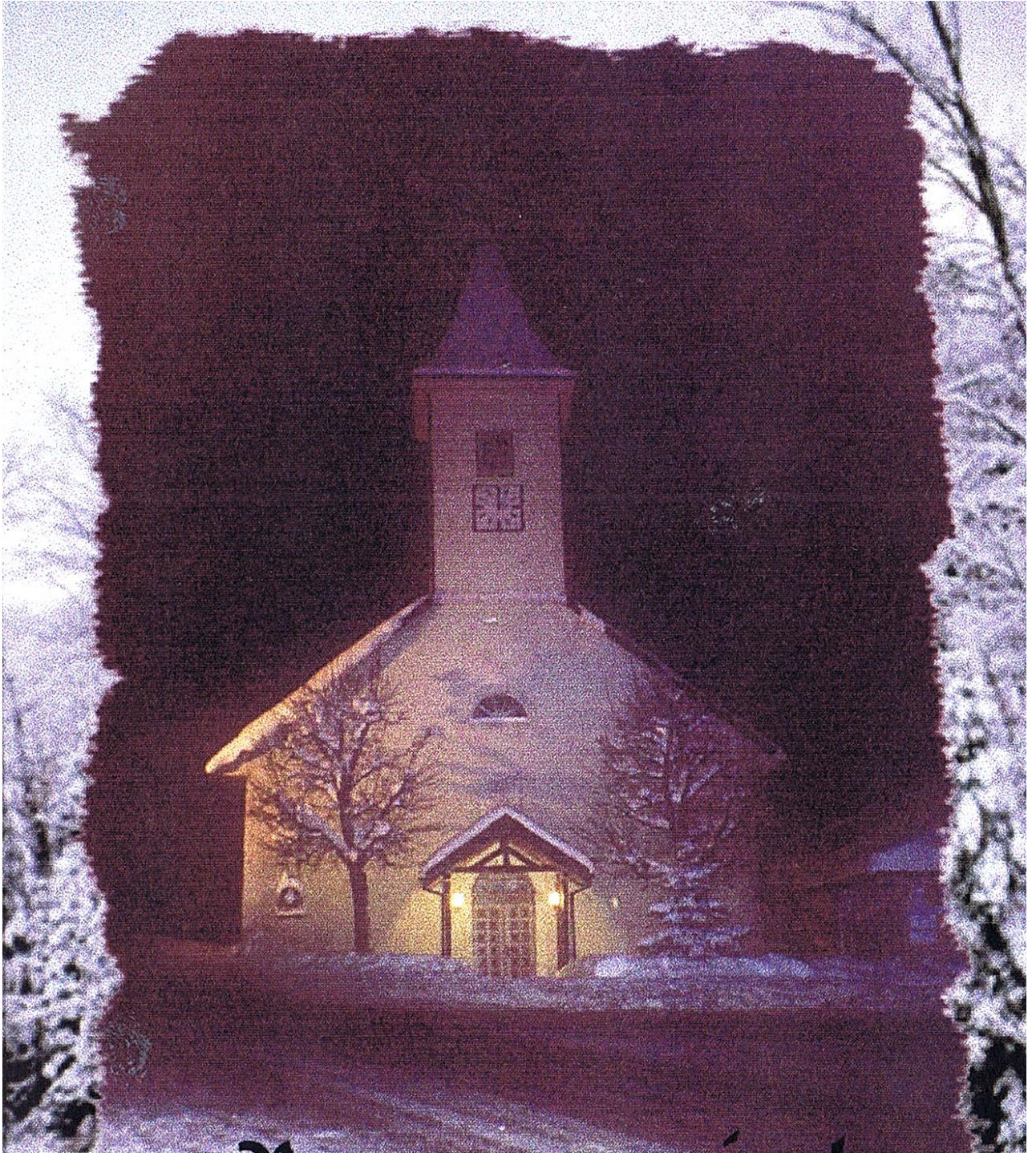
boutons bruns, est tout l'amour d'une mère pour ses enfants.

Une chose certaine, ce matin-là nous étions tous heureux et nous passerions une matinée de rêve à jouer et à lire, nous gorgeant de chocolat, de figues sèches et de cacahuètes, sans oublier non plus les mandarines, les oranges, les noix et les noisettes.

Mais dans le fond, à ce Bon Enfant, y croyions-nous encore à cet âge-là ? Bien sûr que non. Juste fallait-il faire semblant pour le dernier de la famille qui ne méritait pas qu'on le prive d'une tradition qui nous avait enchantés longtemps. Hélas arrivait vite midi, et avec lui se terminait déjà un peu Noël. L'après-midi même serait commun. Bien qu'il y aurait encore le soir notre propre fête de Noël, avec l'arbre, les boules et les bougies, les soleils, leur fumée âcre qui fait tousser, l'ambiance. Et que celui-ci resterait dix jours encore garni, pour être gardé jusqu'à l'Épiphanie que pourtant nous ne fêtons d'aucune manière. Mais il n'empêche, quoiqu'on fasse, quelque fête l'on célèbre, la vie ordinaire revient toujours. Et celle-ci pour nous, nous retrouverait en ce mois de janvier plein de neige où la vie est toute différente de ce qu'elle avait été avant Noël.

C'était fini, Noël !





L'église des Charbonnières.